

méprisant dédain avec lequel ils le traitent, par l'ingratitude qu'ils opposent à ses bienfaits et le volontaire aveuglement à la lumière de sa révélation. Les malheureux sont à tout jamais perdus, parce que *la colère de Dieu demeure sur eux*. S'ils n'avaient à faire qu'à l'Homme-Dieu, peut-être son cœur s'attendrirait-il. Mais c'est « la colère de Dieu », c'est un Père vengeant son Fils des outrages dont les pécheurs et les incroyants l'ont abreuvé. Cette colère « demeure », elle est irrémédiable, elle sera éternelle.

Tel fut le témoignage de Jean. Ce fut le dernier, car peu après il fut jeté en prison par Hérode et peu après subit son glorieux martyre.

Jésus, à la nouvelle de l'emprisonnement du Précurseur, sachant d'ailleurs que les Pharisiens s'inquiétaient de voir qu'il faisait plus de disciples et qu'il baptisait plus que Jean (Bien qu'il ne baptisât pas lui-même, mais ses disciples), Jésus quitta la Judée et, sous l'impulsion de l'Esprit, il retourna en Galilée¹.

Jésus, en quittant la Judée, cédait donc devant l'animosité des Pharisiens, l'attitude menaçante d'Hérode et l'inique jalousie des disciples de Jean-Baptiste ? Oui Jésus cédait. Jésus qui se montrait constamment Dieu dans ses miracles, n'avait garde de voiler les faiblesses volontaires de la nature humaine qu'il nous importait autant de reconnaître et de confesser que sa Nature Divine. Il cédait pour donner à son Église l'exemple d'une humble patience en face d'ennemis conjurés pour la perdre.

Son départ de la Judée contenait une prophétie for-

¹ Matt., IV, 12. Marc., I, 14. Joan., IV, 3.

midable, celle de l'abandon où laisserait les Juifs leur refus obstiné de recevoir le Messie Sauveur. Ce que fait Jésus-Christ, ses Apôtres le feront après lui et diront : « Nous devons tout d'abord vous prêcher la parole de Dieu, mais puisque vous vous en jugez indignes nous nous tournons vers les nations ». C'est ainsi que, forcé par l'animosité juive Jésus traversait la terre infidèle de Samarie¹. Il la traversait « sous l'impulsion de l'Esprit », et l'Esprit lui montrait l'une des plus gracieuses conquêtes de sa grâce, et avec cette conquête de la pécheresse de Sichar la conversion de tout un peuple.

LA SAMARITAINE

I. — Ce peuple des Samaritains s'offre à nous comme demi idolâtre ; il fut primitivement composé d'étrangers que Salmanasar, après l'invasion de la terre sainte, substitua aux tribus d'Israël emmenées captives. Quelques Israélites y étaient restés mêlés, mais ne purent arrêter les excès d'un culte idolâtrique, monstrueux par sa luxure et sa cruauté. Quand Dieu châtia ces idolâtres et les terrifia, ils consentirent à recevoir quelque instruction d'un prêtre Juif, et, à leurs anciennes superstitions, mêlèrent le culte de Jéhovah grossièrement approprié à leurs erreurs. Ils reçurent l'Écriture, dont ils ne gardèrent que le Pentateuque, et conservèrent la notion assez vague d'un Messie qui devait être le « guide », le « convertisseur » du monde. On conçoit l'éloignement que les Israélites conçurent pour ces

¹ Joan., IV, 4.

étrangers implantés dans leur pays et hostiles à leurs croyances. L'éloignement se changea en haine profonde, quand les Samaritains eurent bâti sur le mont Garizim un temple à l'instar de celui de Jérusalem, et prétendirent y adorer Dieu tout comme dans la Cité Sainte. Plus aucun rapport ne subsista désormais entre la Samarie et le reste de la Judée, et les prescriptions les plus sévères interdisaient aux Israélites tout contact avec des infidèles abhorrés. Jésus-Christ garda pour ses disciples les mêmes défenses et leur interdit toute prédication dans la terre Samaritaine. Quant à Lui, Maître du monde, abrogeur des préceptes Mosaïques, Sauveur de tous les hommes, il ne pouvait observer une réserve qu'il jugeait devoir maintenir chez ses disciples, et la merveilleuse conversion des habitants de Sichar montre trop comment ils méritaient la venue du Dieu Rédempteur.

*Jésus devait traverser la Samarie. Il arriva dans une ville de ce pays nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. Là se trouvait le puits de Jacob*¹. Nous étonnerons-nous de cette description minutieuse ? Mais l'Évangéliste veut faire ressouvenir les Israélites des illustrations de leur ancienne histoire qui provoquera en eux de salutaires regrets, et de leurs prévarications qui les firent chasser d'une terre qu'avaient possédée leurs ancêtres. Abraham y avait dressé sa tente, Jacob avait aimé cette contrée, Joseph y avait sa sépulture, chaque site gardait un sanctifiant souvenir. Mais le péché d'Israël avait amené la vengeance divine et cette contrée si bénie n'était plus qu'une terre souillée et ennemie. Et c'est en elle que le

¹ Joan., IV, 4-5.

Fils de Dieu venait maintenant offrir la réconciliation et le salut que la Judée repoussait.

*Jésus fatigué du voyage s'était assis sur le bord du Puits. Il était environ la sixième heure*¹. Ces courtes paroles en disent long à notre piété et à notre cœur. Pauvre et dénué de tout allègement, le Sauveur du monde fournit, toujours à pied, les longues étapes de sa vie apostolique. Le froid le glace, la chaleur torride l'exténue, les longues marches le brisent, il tombe épuisé sur les pierres du « Puits de Jacob ». Le jour il prêche, les nuits entières il les passe dans la solitude des montagnes, et, « si les renards ont leur tanière et les oiseaux leurs nids, le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête ». La faim le presse et aucun souci de la nourriture n'a prévu le repas nécessaire, et, ainsi que David l'avait vu dans le lointain de la Prophétie, « il se désaltère en chemin à l'eau du torrent ». C'est ainsi qu'il montre au vif la réalité de sa nature humaine, et comment, si ses œuvres le révèlent un Dieu, les détresses et les défaillances de la chair nous le montrent un homme. *Jésus fatigué du voyage s'était assis sur le bord du Puits*². Il formait ainsi les disciples qui le suivaient à ne tenir que bien peu de compte des besoins de la nature, et surtout à fuir les délicatesses du bien être. En mainte occasion nous voyons les disciples gardiens fidèles de ces austères traditions. Embarqués sur le Lac ils ont oublié de prendre des pains avec eux. Le long des champs nous les trouvons réduits, faute de nourriture, à broyer des épis dans leurs mains. Ici ils ont laissé leur Maître seul « et sont allés jusqu'à la

¹ Joan., IV, 6.

² Joan., IV, 6.

ville pour acheter des provisions ». Quelle leçon pour notre amour du bien être, pour notre grossière gourmandise, pour nos excès de table ! L'aube est naissante que nous sommes déjà absorbés par les préoccupations de nos repas, donnant toujours aux besoins matériels la prédominance sur les nécessités spirituelles, tout ardeur pour nos corps, tout de glace pour nos âmes.

Mais une autre leçon se dégage de cette scène. Voyez ce Dieu, Dominateur et Maître de toutes choses, voyez-le sous sa bure, assis sur la pierre, seul, sans cortège d'honneur, sans suite, sans même un compagnon de voyage ; pas un de ses disciples n'est resté près de lui ; son palais est une ruine, son trône une pierre, pauvre et inconnu voyageur dans un lieu désert ! Ainsi, après Lui, nous apparaîtront ses Apôtres. Déjà illustres par leurs prédications et leurs miracles, conquérants du monde entier, objets d'admiration pour tous les peuples ils s'offrent à nous sous l'aspect le plus humble, sans aucun des dehors fastueux des grands de la terre. Qu'elle nous est bonne cette vision de la simplicité et de la pauvreté apostoliques, à nous dont les demeures ne sont jamais trop luxueuses, ni le train de vie trop fastueux, ni la suite trop nombreuse, ni la table trop riche, ni la mise trop élégante ! Contemplons sur la pierre où il repose le Fils du Très Haut.

II. — Et encore n'était-ce pas au repos mais à une fatigue nouvelle que Jésus venait au Puits de Jacob. *Voici que survint une femme de la Samarie pour puiser de l'eau*¹. C'est cette femme bienheureuse que

¹ Joan., IV, 7.

la grâce attendait, dont le Sauveur va faire une croyante, une convertie, un apôtre.

Parfois, mais rarement, Dieu renverse et transfigure une âme par un coup de foudre, comme saint Paul sur le chemin de Damas. Le plus souvent c'est lentement, par progrès successifs, que la conversion s'opère. La grâce arrête d'abord l'âme au milieu de ses dissipations et de son indifférence ; une impression passe sur elle qui lui fait jeter vers les choses supérieures un regard plus attentif ; après, elle se sent prise de vagues désirs, la terre ne lui suffit plus, les satiétés du plaisir lui pèsent, elle rêve un monde plus haut et des jouissances plus pures et plus vives : c'est à ce moment que la foi lui entrouvre quelques divines perspectives, et que Jésus-Christ se montre dans un lointain encore mal défini. Mais la vision s'approche, se précise, s'impose victorieusement, Jésus dit à l'âme : « Ego Sum, » c'est Moi. L'âme est conquise, et brûlante d'amour, héroïque dans les sacrifices que toute conversion réclame, elle abandonne ce qui faisait naguère son fallacieux bonheur et ses vaines jouissances.

Telle est la conversion d'une âme par la grâce, telle nous apparaîtra celle de la pauvre pécheresse de la Samarie.

Elle est venue au Puits de Jacob remplie des sollicitudes quotidiennes, peut-être des pensées désordonnées de sa vie coupable. Un mot du Sauveur, en l'étonnant et en arrêtant sur lui sa curiosité, la prédispose aux illuminations qui vont suivre. *Donne moi à boire, lui dit Jésus*¹. Interpellée ainsi la Samaritaine jette les yeux sur l'inconnu qu'elle voit assis sur le bord. C'est

Joan., IV, 7.

un Juif que son langage ou sa mise lui fait reconnaître, et sans se permettre aucun blâme, elle lui fait néanmoins remarquer qu'il enfreint la défense faite aux Juifs de communiquer avec les Samaritains. *Comment vous, Juif, me demandez-vous à boire à moi qui suis une femme de la Samarie? Les Juifs n'ont aucun rapport avec les Samaritains* ¹.

L'attention est une première préparation : la curiosité, la vue d'un idéal mystérieux, le regard jeté sur un monde nouveau et inconnu, y succèdent et produiront de plus puissants effets. *Si tu savais le Don de Dieu, reprit Jésus; si tu savais qui est Celui qui vient de te dire : « donne moi à boire, » peut être lui en eusses-tu demandé et il t'eût donné de l'eau vive* ² ! La parole de Jésus a porté coup ; ce langage, cette vue, la majesté douce et grave, le regard profond de Celui qui l'interpelle ainsi, son offre mystérieuse, tout impressionne vivement la Samaritaine. Sans doute, elle est loin de concevoir ce qu'est « cette eau. » Bien moins encore soupçonne-t-elle que c'est un Dieu qui la lui promet, mais déjà ce Juif étranger n'est plus un homme ordinaire et son offre qu'elle ne peut comprendre ne laisse pas que de tenter vivement sa curiosité. Qu'elle est différente des Juifs, cette pauvre femme !

Eux, qui ne cessent d'entendre les enseignements et de voir les miracles de Jésus, ne s'y intéressent que pour les calomnier et les rejeter. La Samaritaine, au contraire, devient ardente à connaître « ce don de Dieu. » *Seigneur, dit-elle, Vous n'avez rien pour en puiser et le puits est profond; d'où pouvez-vous donc tirer de*

¹ Joan., IV, 7, 9.

² Joan., IV, 10.

l'eau vive ¹ ? Quelle est cette eau ? D'où vient-elle ? Comment la pourrais-je acquérir ? Mais vous même qui êtes-vous ? Aucun autre homme ne pourrait faire ce que vous me promettez, Jacob lui-même, notre ancêtre, n'a pu donner que l'eau de ce puits : *Êtes-vous plus grand que notre Père Jacob* ² ?

Instruits comme nous le sommes des mystères de la grâce, nous savons nous autres ce que la Samaritaine ne pouvait qu'à peine entrevoir. Cette « eau vive » c'est la grâce, c'est le Sacrement qui, de simples créatures humaines, fait de nous des êtres célestes et divins, qui nous rassasie délicieusement dès cette vie en éteignant en nous les soifs malsaines des passions et en nous inondant de joies surnaturelles, mais n'aura qu'au Ciel son plein et éternel rejaillissement. Jésus-Christ affectionnait cette image de l'« eau vive » que nous lui entendrons plusieurs fois employer. Parfois, aussi la grâce ce sera le « feu, » la flamme active et dévorante, le vaste et brillant incendie qui brûle nos scories humaines et fait étinceler l'or pur de nos âmes divinisées. Le Précurseur nous annonçait déjà que nous serions baptisés « dans l'Esprit et dans le feu. » Ici, c'est sous le symbole de l'eau que s'offre à nous la grâce : image aussi juste qu'elle est gracieuse. C'est cette eau divine qui, arrosant nos âmes, en fait le jardin de Dieu, resplendissant sous sa parure de fleurs et riche dans l'abondance de ses fruits. C'est l'eau qui éteint les impures ardeurs des passions, c'est l'eau qui lave nos souillures, c'est l'eau qui, « en jaillissant jusqu'à la vie éternelle, » nous assure de divines et perpétuelles satiétés.

¹ Joan., IV, 11.

² Joan., IV, 12.

La Samaritaine se méprend encore, assurément elle ne peut s'élever au mystère de la grâce, mais au moins entrevoit-elle quelque chose de bien supérieur à l'eau terrestre, comme déjà elle entrevoit en Jésus plus qu'un homme. Combien elle se montre plus docile que Nicodème, qui aux révélations du Sauveur ne savait jamais opposer que ses « pourquoi » et ses « comment ! » Elle ne comprend pas, mais elle désire comprendre, elle interroge avec respect, elle accepte la vérité à mesure que la vérité se présente ; on peut découvrir en elle des aspirations vers une autre existence et vers des biens supérieurs, après que Jésus lui eut dit : *Quiconque boira de l'eau de ce Puits aura soif encore, mais celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif*¹. Comment aurait soif celui qui posséderait au dedans de lui quelque intarissable fontaine ? *L'eau que je lui donnerai deviendra en lui une source jaillissante pour la vie éternelle*². A ces mots, ses désirs s'enflamment ; à la froideur de Nicodème, aux dédains injurieux des Juifs, la Samaritaine oppose un désir véhément et une ardente prière : *Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif et que je ne vienne plus ici en puiser*³.

A cette âme ainsi préparée, la lumière va se faire plus vive. Jusqu'ici, la Samaritaine n'a fait que soupçonner en Jésus un être supérieur, mais sans notion précise, Jésus, tout à coup, lui apparaît comme Prophète. Il lit dans son âme, son regard a percé dans les honteux mystères de sa vie : *Va, lui dit Jésus, appelle ton mari. — De mari, répondit-elle, je n'en ai point. — Tu as bien*

¹ Joan., IV, 13.

² Joan., IV, 14.

³ Joan., IV, 15.

*dit : « je n'ai point de mari. » Tu en as eu cinq et celui avec lequel tu vis maintenant n'est pas ton mari : tu as dit vrai. — Seigneur, s'écria la femme, je vois que vous êtes Prophète*¹.

C'était beaucoup de voir en Jésus un Prophète ; ce n'était rien encore au prix de la suprême révélation qui allait se faire. Car, on n'amoindrit pas le Christ, on ne le « délie » pas, comme parle saint Jean : il est l'Homme-Dieu ou il n'est rien ; on confesse sa divinité, ou on le renie, et Dieu renie à son tour la demie confession qui lui est une injure. Jésus-Christ n'est pas un grand homme, il n'est pas un grand génie, il n'est pas un grand bienfaiteur de l'humanité : Jésus-Christ est Dieu ; il est le Dieu fait Homme descendu du ciel pour sauver le monde. La Samaritaine s'approche peu à peu de cette dernière et sublime confession de foi. Admirons en attendant son humilité courageuse. Que d'autres se fussent irrités ou retirés en voyant mises à nu les turpitudes de leur vie ; car rien ne nous est plus insupportable que de nous savoir découverts dans des secrets honteux. Loin de fuir, la Samaritaine supporte son déshonneur et celui qui le lui révèle, bien différente en cela de ces Juifs que le plus léger reproche, la moindre allusion du Sauveur exaspère, et qui lui vouent, pour avoir dénoncé leurs vices cachés, une inextinguible haine.

La Samaritaine semble plus heureuse d'avoir devant elle un prophète que douloureusement blessée par sa révélation déshonorante. Était-ce une âme secrètement travaillée par la pensée religieuse ? A travers les excès de sa vie avait-elle conservé, à défaut d'une foi pure, au moins le désir d'être instruite d'une religion qu'elle

¹ Joan., 16, 17, 18.

ignorait ? Les préoccupations Messianiques, qui remplissaient la Judée et le monde, remplissaient-elles aussi son âme ? On serait tenté de le croire en voyant avec quel empressement elle profite, pour s'éclairer, de la présence d'un Prophète. Où est la vérité, à Jérusalem ou à Samarie ? Où est le vrai culte et la vraie manière de servir Dieu ? Sont-ce les ancêtres qui ont adoré en cet endroit qu'il faut suivre, ou bien les Juifs sont-ils seuls successeurs légitimes des Patriarches ? *Nos Pères ont adoré sur cette montagne* ¹, et vous, vous dites que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer ? N'admirez-vous pas cette Samaritaine, qui, laissant là les préoccupations terrestres, ne songeant plus même à cette eau pure dont elle désirait tout à l'heure l'interminable source, se livre toute entière à la découverte du problème religieux ? Nous autres, nous en éloignons nos pensées et nos désirs ; quand vient dans le silence et l'abri du sanctuaire l'heure du sermon, nous n'y prêtons qu'une attention distraite et une âme sans feu, parce que les choses de la terre seules nous enchantent et nous absorbent, et que le bien surnaturel nous laisse froids et engourdis. Aussi nous restons inertes et inféconds dans notre ignorance des mystères de la foi, tandis que la Samaritaine est de plus en plus illuminée des divines clartés. Elle apprend de la bouche du Sauveur, d'abord que le vrai culte de Dieu ne s'est conservé que dans le peuple Juif, que l'Ancien Testament est la préface du Nouveau, et que Jérusalem renferme seule les promesses de l'avenir. Mais surtout elle entrevoit que ce culte figuratif va prendre fin, que la plénitude des temps est arrivée et que le vrai culte, tel que Dieu le réclame, va être inauguré dans le monde tout

¹ Joan., IV, 20.

entier. Encore une lueur qui se projette sur le Messie, encore un pas fait vers la suprême révélation. *Femme, crois moi. L'heure est proche où ce ne sera ni sur cette montagne, ni à Jérusalem que vous adorerez le Père. Vous adorez tous ce que vous ne connaissez point ; nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs. Mais l'heure arrive et déjà elle est venue, où les vrais adorateurs adorent le Père en esprit et en vérité, car ce sont de tels adorateurs que veut le Père. Dieu est esprit et ceux qui l'adorent le doivent adorer en esprit de vérité* ¹. L'ancien culte était plutôt matériel ; tout y était institué pour frapper les sens ; le sang des victimes, les cérémonies grandioses, les magnificences du Temple, parlaient plus aux sens qu'à l'intime de l'âme, et c'était l'âme, l'intelligence, le cœur, dont Dieu voulait l'hommage et où devait s'asseoir son empire. En un mot, les temps de l'Ancienne Alliance étaient achevés, et l'heure du Messie était venue.

Les idées Messianiques que possédait la Samaritaine se réveillent en elle et la description du culte nouveau que vient de lui faire Jésus-Christ la rapproche de plus en plus du Messie attendu. *Je le sais, dit-elle, le Messie qu'on appelle Christ doit venir. Lorsqu'il sera venu il nous instruira sur toutes choses* ².

Jésus, juge le moment venu de se révéler. Il a peu à peu préparé cette âme docile et bien disposée ; la Samaritaine voit déjà en lui un Prophète, elle aspire à ses dons, elle entrevoit plus que la terre dans ses promesses mystérieuses, elle sait que l'heure est venue où

¹ Joan., IV, 21-25.

² Joan., IV, 23.